Christian Lemarcis

Faut-il brûler Babylone ?

Drame

EDILIVRE

Du même auteur,
chez le même éditeur :

Roman

Les eaux lointaines

Poésies

Recel d'images *(Poésies 1970-2010)*
La rumeur de l'aube, *suivie de* Requiem pour une vierge folle *et de* Fables
Plaidoyer pour l'errance
Enfin la Nuit

Théâtre

Théâtre hors scène *(Théâtre 1980-2010)*
Les hirondelles voyagent toujours en couple

Proses diverses

Murmures de pierres, *conte pour enfants*
Je n'aurais pas aimé avoir la mère que j'ai eue

En préparation :

La chute des réprouvés, *roman*
La bravitude, *roman*

EXTRAIT

Prologue

Un jardin au crépuscule. Suzanne s'est assoupie, la tête sur l'épaule de Daniel qui dort aussi.

Des voix – Suzanne… Suzanne…

Suzanne, *s'éveillant* – Où suis-je ? Qui m'appelle ?

Les voix – Tu es dans le néant, Suzanne. Le néant de l'oubli. Tu n'es plus rien, Suzanne, rien qu'une ombre morte et passagère ! Tu es Suzanne, l'exilée, Suzanne, la maudite !

Suzanne – Non, non, je ne suis pas cette Suzanne que vous évoquez.

Les voix – Suzanne, la mauvaise, une fille perdue de Babylone !

Suzanne – Je ne vous écoute pas vous qui n'existez pas.

EXTRAIT

Les voix – Oui, Suzanne, nous n'existons pas et cependant nous te parlons.

Suzanne – Je ne vous entends pas.

Les voix – Inutile de te boucher les oreilles, nous sommes tes voix de l'intérieur, l'écho de ta conscience !

Suzanne – Et que vous dit-elle, ma conscience ?

Les voix – Elle nous dit que la vertu est un fardeau plus lourd que le péché.

Suzanne – Silence !

Les voix – Regarde-toi, Suzanne : tu es pâle, tes doigts se tordent comme des nœuds inutiles, tu trembles comme le saule aux premières bourrasques de l'hiver. La peur s'est faufilée en toi, comme une voleuse, chapardant au passage toute ton intrépidité, toute ta vaillance. Désormais, il te faudra vivre avec elle, chaque jour, chaque heure, chaque minute, comme on vit avec l'ombre du remords, comme un nuage menaçant.

Suzanne – De quelle peur parlez-vous ? De quel remords ?

Les voix – La peur de l'innocence. Le remords de n'être point coupable.

EXTRAIT

Suzanne – Je suis fatiguée. Laissez-moi, je vous prie !

Les voix – Jamais. De l'aube humide au crépuscule gorgé de moiteurs, nous te pisterons. Dans les lacets de ton cœur, nous te traquerons. Désormais, Suzanne, tu nous appartiens. Nous serons ton silence dans les rumeurs de ton âme ; quand tes paupières seront closes, nous serons ton regard ; nous serons la révolte de ton impatience, le ricanement de tes scrupules, la rougeur de ta vertu…

Suzanne – Je n'ai pas besoin de vous.

Les voix – Nous serons la branche sur laquelle se pose l'oiseau quand il n'a plus de nid ; nous serons le porche qui accueille le vagabond sans maison ; nous serons la consigne où l'on dépose un bagage trop encombrant…

Suzanne – Par pitié, oubliez-moi.

Les voix – De la pitié, en as-tu eue pour toi-même jadis ? Et l'oubli, existe-t-il, l'oubli, dans l'absence ? Non, Suzanne, nous serons toujours là, dans chaque frémissement de ta paupière, dans chaque soubresaut de ta respiration, jusqu'à la fin, et au-delà de la fin. Nous sommes la révolte sourde de ton orgueil.

Suzanne – Oh ! je voudrais n'être plus !

Les voix – Il est trop tard, Suzanne. L'aube n'aura

EXTRAIT

plus la même clarté dorénavant, ton petit-déjeuner n'aura plus la même saveur. Tu as trempé les lèvres dans la fontaine de l'absence. Dorénavant, tu passeras ta vie à te chercher. Et nous serons toujours là, fidèles compagnes, à te rappeler l'amertume de la vie. *Les voix se taisent. Daniel s'éveille.*

Suzanne – Elles sont parties ?

Daniel – Qui çà ?

Suzanne – Les voix de la nuit.

Daniel – Oui, Suzanne, elles sont parties.

Suzanne – Mais je les sens encore rôder près de moi. Oh ! Daniel, protège-moi !

Daniel – Je suis là, Suzanne. Ne crains rien. Je suis près de toi.

Suzanne, *blottie contre lui* – Je sens la fraîcheur du petit matin sur ma nuque. Est-ce le baiser de la mort ?

Daniel – La mort ou le désir de la mort, je ne sais. Veux-tu ma pèlerine ?

Suzanne – Volontiers. Il y a comme un souffle glacial en moi. Reste près de moi, veux-tu ? Ne me laisse pas seule avec ces voix hagardes. Ne m'abandonne pas, Daniel ?

EXTRAIT

Daniel – Je reste là.

Suzanne – Je me souviens du temps où j'étais petite fille. Il y avait toujours un bol de chocolat chaud qui m'attendait quand je rentrais de l'école. Le chemin de la maison était long. Et il y avait toute sorte d'ombres malfaisantes qui rôdaient autour de moi. Je rentrais sans quitter mes souliers des yeux, au pas cadencé, en me récitant à haute voix des cantiques. J'avais hâte d'être à la maison. Et pourtant, malgré les bruits et les lueurs étranges, malgré les dangereux habitants de la forêt, j'aimais être dehors. J'avais comme une sensation de liberté qui, au-delà de la terreur, me donnait une force limpide, hautaine, redoutable. La solitude de la liberté est douce aux petites filles craintives. Mais qu'il était bon, quand même, ce bol de chocolat chaud, bon et rassurant. Dans mon école, il y avait un petit garçon handicapé. Ses jambes maigres étaient comme des branches mortes qui ne le portaient plus. On le transportait dans une espèce de charrette à bras et son père, un pauvre bûcheron, l'accompagnait matin, midi et soir. Ce petit garçon – il s'appelait Simon, je crois – avait un visage beau, des traits fins, gracieux. Et cependant, nous autres les enfants normaux, nous ne cessions de le persécuter, à cause de ses jambes malades, de sa maigreur aussi. Il était notre souffre-douleur. Simon supportait ces vexations avec dignité et patience. Un jour cependant, un froid jour d'hiver, il a refusé de se lever pour venir à l'école. Nous n'avons plus entendu

EXTRAIT

parler de lui, jamais, jusqu'au jour où la maîtresse nous apprît qu'il était mort. Nous n'avons même pas eu de peine. Nous étions seulement fâchés de n'avoir plus de bouc-émissaire. Un an plus tard, j'ai croisé son père au marché du temple, et bien ce robuste bûcheron d'une quarantaine d'années était devenu un vieillard tout ratatiné. – Daniel, est-ce que le malheur est utile à quelque chose ?

Daniel – Il ne faut pas chercher à comprendre, Suzanne. Les choses sont ainsi, ordonnées selon une loi que nous ne comprenons pas, mais qui nous est nécessaire.

Suzanne – Mais faut-il, indifférents et veules, nous résigner au malheur, à la souffrance, au désespoir ? Moi, je ne veux pas me résigner, Daniel, et pourtant, j'ai peur d'accepter.

Daniel – Parfois, il le faut. La paix est à ce prix.

Suzanne – La paix, pour quoi faire ? J'avais la paix autrefois, regarde où elle m'a conduite ? Et pourtant, oui, j'aimerais tant la retrouver quelquefois ?

Les voix – Il est trop tard, Suzanne. La paix, jamais plus tu ne la connaîtras. Nous serons toujours là, ma fille, pour troubler ton repos. Il y aura toujours près de toi, un mauvais démon – ta conscience – pour te chatouiller les pieds dans ton sommeil. Pauvre fille perdue !

EXTRAIT

Suzanne – Les voix reviennent, Daniel. Au secours !

Daniel – Elles ne te lâcheront pas, Suzanne, on n'y peut rien. Les réponses sont en toi. Au moindre vacillement, à chacune de tes faiblesses, elles s'empareront de toi, comme des vautours intérieurs.

Suzanne – Que faut-il que je fasse ? Dis-moi, toi qui es un rocher face à la mer déchaînée, fort et lumineux comme un phare, dis-moi ce qu'il faut faire ?

Daniel – Les réponses sont dans ton cœur, Suzanne, c'est lui qu'il faut interroger.

Suzanne – Mon cœur reste muet. Je suis là, docile, résignée, obéissante comme une petite fille, et lui reste muet, absent. Tout se lave dans l'absence, les fautes qu'on a commises et celles qu'on n'a pas commises mais dont on vous accuse, la vérité douloureuse et le mensonge cruel, tout se lave dans l'absence, même l'absence et l'oubli. *(On entend cinq coups de cloche.)* Cinq heures, déjà ! Les ombres de la nuit gouvernent encore. Combien de crimes ont-ils été commis cette nuit ? Combien d'époux ont-ils étranglé leur femme, combien de mères ont-elles étouffé leurs enfants, sur un mensonge, sur un doute, sur une mauvaise pensée ? Et parmi tous ces meurtres gratuits, celui de Suzanne assassinant Suzanne. La

EXTRAIT

nuit, tous les mensonges font crimes. Le lendemain, on les range dans la rubrique des faits divers qu'on lit avidement avant de passer à la page des sports. Les assassinats crapuleux, les scandales politiques, le divorce des comédiens font la une des journaux, pas les crimes domestiques. Un mari qui tue sa femme, c'est une histoire sordide, quotidienne, un fait domestique, une histoire sans importance. Que dira-t-on de ma disparition ? Quels commentaires feront-ils, dans leurs journaux ? « Une femme disparaît dans la nuit de l'oubli. Elle s'appelait Suzanne, fille d'Hélcias, femme de Joakim, mère de Naaniel. Aucune trace de sa disparition. Meurtre, suicide ou fugue ? Une main courante est ouverte. » Et elle restera ouverte pour la nuit des temps. Ainsi s'achève cette minable comédie que fut la vie de Suzanne, fille de Babylone dont le nom restera pour jamais accolé au mot adultère. Et à jamais agglutiné sur elle le regard vicieux de deux vieillards. Les poètes chanteront cette histoire, les peintres s'appliqueront à reproduire l'image de Suzanne, surprise au bain par la lubricité des hommes. On s'attendrira sur la chasteté de son corps, proie gracile de désirs obscènes. On s'apitoiera sur son pauvre destin. Mais au fond, à qui songera-t-on en voyant ces images ? Les hommes se toiseront avec des regards entendus : « Un bon coup, cette fille ! » Les femmes cracheront sur cette sale image de la vérité qui leur rappellera celle de leurs propres vices, de leurs petites compromissions : « Quelle putain,

EXTRAIT